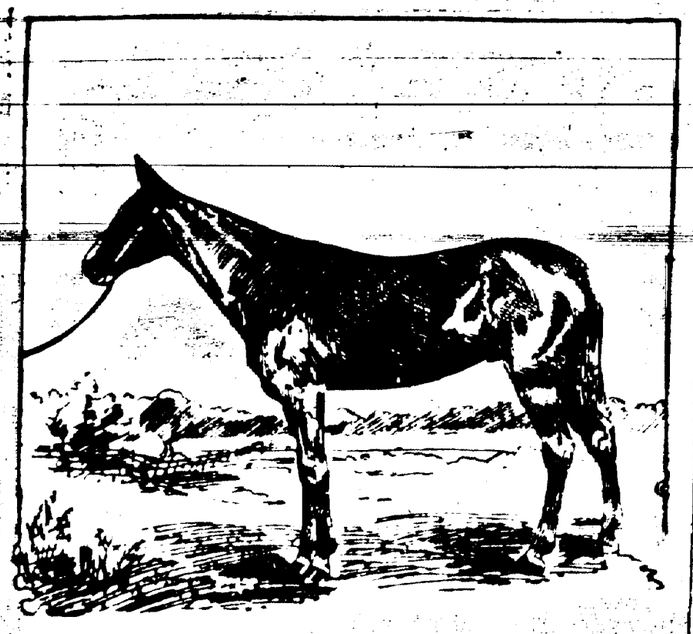

SYSONBY, PAR MELTON ET OPTIME

Ce poulain de deux ans, qui est le champion de la jeune génération, appartient à M. James R. Keene, qui en a récemment reçu $100,000. Il est regardé comme le gagnant certain du "Futurity", le plus important des prix offerts pour les deux ans aux Etats-Unis.

NOTRE ÉDITION —DU— 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance, et qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

Cette édition offre aux négociants une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leur affaires: aussi,les annonces et les commandes de journaux nous arrivent elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition,dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

LA VICTOIRE DE SANTIAGO.

Quand un homme est arrivé, comme le contre-amiral Winfield Scott Schley, au terme de sa carrière active, qu'il n'a plus à attendre de la vie qu'un repos gagné au prix de longues années de service, mais qu'il a conscience d'avoir joué un rôle utile à sa patrie, un rôle qui non seulement a servi les intérêts de la communauté mais a aussi exalté sa gloire, il est naturel que cet homme lève la voix dès qu'on attaque ses mobiles, dès qu'on cherche à le reléguer au second plan quand il a été au premier. Il a d'autant plus raison qu'il ne s'appartient pas, qu'il doit des comptes exacts à ceux dont il avait mission de défendre et d'augmenter le prestige, de maintenir l'honneur envers et contre tous.

C'est ce qu'a fait l'amiral Schley dans un article paru samedi dernier dans un journal de Philadelphie.

Dans cet article fortement documenté le commandant de la seconde escadre (la première était sous les ordres de l'amiral Sampson, commandant en chef) établit d'une façon indiscutable qu'il a seul dirigé les opérations contre l'escadre de l'amiral espagnol Cervera tentant de forcer la flotte américaine le bloquant dans Santiage de Cuba.

C'est sur des documents qu'on peut voir aux archives du département de la marine à Washington que Schley s'appuie pour déclarer que Sampson avait quitté quelques heures avant la bataille la ligne de blocus pour aller, sur ordre de Washington, conférer avec le général Shafter, commandant des forces de débarquement.

C'est à huit heures 35 minutes du matin, l'amiral Schley précise, que le "New York", battant pavillon de l'amiral Sampson, a signalé: "Ne tenez pas compte des mouvements du commandant en chef", et c'est à neuf heures 35, alors que le navire-amiral et le Massachusetts qui l'accompagnait avaient disparu à l'horizon que l'escadre espagnole a émergé du goulet de la baie de Santiago. Or, la bataille n'a guère duré plus d'une demi-heure, de sorte que le New York et le Massachusetts n'ont pu y prendre part.

L'amiral Schley est incontestablement le vainqueur de la bataille navale de Santiago, et il n'y a à regretter qu'une chose, c'est que l'amiral Sampson, dont la carrière avait été cependant assez belle pour faire l'orgueil d'un marin, ait eu la faiblesse d'être jaloux de la gloire de son camarade.

L'hypnotisme et la police.

Un explorateur de retour d'Abyssinie nous apprend que, dans l'empire de Ménélik, l'hypnotisme jouerait un rôle efficace dans les opérations des policiers. De jeunes enfants d'une dizaine d'années, appelés "labasha", seraient soumis à des influences hypnotiques et serviraient à découvrir les malfaiteurs les plus habiles à se dérober aux argus de la justice.

C'est ainsi que, récemment, un incendiaire avait pu échapper, aux environs d'Adis Ababa, aux plus actives recherches. On eut recours à un "labasha" qui fut hypnotisé et reçut l'ordre de faire connaître le refuge du criminel. L'enfant se mit en route, traversa un champ et mit la main sur un ouvrier qui travaillait la terre. L'homme, arrêté, fit des aveux.

Une autre fois, on mit un "labasha" sur la piste d'un assassin. Le petit garçon hypnotisé promena la police dans les temples, dans plusieurs maisons particulières, et, finalement, se coucha devant la porte d'une habitation dont le locataire était absent. Quand cet homme revint, on s'empara de lui; il nia d'abord, mais, pressé de questions, il reconnut tout et donna l'itinéraire qu'il avait suivi après le crime et qui était exactement celui qu'avait pris le "labasha".

LE MUSÉE Des affaires étrangères.

Paris, 4 août.

C'est vraiment une heureuse idée qu'a eue le distingué bibliothécaire du ministère des affaires étrangères, M. Bertrand, de créer un musée évoquant en quelque sorte l'histoire de la diplomatie dans le passé ... et le présent. Et quoique né d'hier, ce nouveau musée est déjà fort intéressant, ainsi qu'un examen rapide va nous en convaincre.

Mais d'abord, saviez-vous qu'il existât une bibliothèque aux affaires étrangères, et une bibliothèque de plus de quatre-vingt mille volumes, s'il vous plaît? Avis aux travailleurs et aux érudits!....

C'est dans les salles de la bibliothèque même que sont placés les objets faisant partie du musée des Affaires étrangères; plus tard, peut-être, c'est-à-dire lorsque les collections actuelles se seront enrichies de nouveaux apports, leur consacrera-t-on un emplacement spécial.

En attendant, jetons un coup d'œil sur ce qu'a réuni à grand' peine M. Bertrand.

Voici d'abord les bustes du marquis de Torcy et du marquis de Choiseul, diplomates éminents de l'ancienne monarchie; non loin d'eux, ceux de Richelieu, de Mazarin, du maréchal de Villeroy, du duc Decazes, de Thiers, de Lamartine, de Bonaparte premier consul, de Mirabeau, de Gambetta, de Mac Mahon, de Grévy, de Carnot, de Félix Faure, ces quatre derniers en biscuit de Sevres; celui de Chateaubriand, par David d'Angers, etc.

Voici le portrait du comte de Vergennes, le ministre de Louis XVI. C'est là un don d'un ambassadeur actuel M. le marquis de Reverseaux, arrière-petit-neveu du négociateur habile de Hanovre et de Mannheim, et qui n'est pas au-dessous de son ancêtre. Voici, sous une vitrine, le portefeuille—le portefeuille de ministre — de Chateaubriand. Oui, l'auteur du "Génie du christianisme" a tenu sous son bras cette enveloppe de maroquin que le temps a fanée et qui représente à notre esprit toute une époque disparue.

Non loin du portefeuille de Chateaubriand, deux plumes, deux plumes d'oie. Ce sont celles dont se servit le terrible Bismarck pour signer l'armistice et les préliminaires de paix. Près d'elles, un porte plume, un porte plume d'un sou, don de M. Hanotaux. C'est celui qui écrivit la démission de Gambetta, président du Grand Ministère!...

Mais quelle est donc cette petite construction en bois? C'est tout simplement la reproduction du Saint Sépulcre de Jérusalem. Et cet objet rappelle le souvenir d'une négociation diplomatique qui fit grand honneur au gouvernement de Napoléon III.

La coupole du Saint-Sépulcre tombait en ruines et il s'agissait de la reconstruire. Après des pourparlers entre les cabinets de Saint Pétersbourg et de Paris, il fut convenu que la Russie et la France contribueraient pour une part égale à cette reconstruction.

Mais le Sultan, en sa qualité de "souverain territorial et de plusieurs millions de chrétiens", demanda à "participer à une œuvre qui intéressait une portion si importante de la population soumise à son empire".

Les choses en étaient là quand, à son tour, le Saint Siège fit parvenir, par la plume du cardinal Antonelli, une communication réclamant le privilège de prendre exclusivement à sa charge les réparations nécessaires. Mais les gouvernements intéressés, tout en rendant hommage aux sentiments exprimés par le Saint Siège dans ce document, se refusèrent à y faire droit, "toute action exclusive en faveur de l'une des communications dominantes — catholique et grecque, devant avoir pour effet de rouvrir une période de dissentiments et de conflits...."

A cette époque, en 1862, la France savait défendre et maintenir son prestige en Orient.

Voici, une caricature représentant l'entrée des Français à Venise, en 1797. C'est M. de Billy, l'un des collaborateurs de M. Delcassé que les journalistes apprécient le plus, qui l'a offerte. Voici un passeport, délivré à l'auteur du "Mariage de Figaro," ordonnant à tous agents de l'Etat "de laisser sûrement et librement passer le sieur Caron de Beaumarchais et son domestique allant en Angleterre". Voici plus de trois cents médailles commémoratives d'événements diplomatiques, depuis le seizième siècle, et environ deux mille cachets en cire et en papier des diverses administrations françaises et étrangères, anciennes et modernes; voici plus de cent cinquante cachets anciens en métal aux armes et aux chiffres des souverains français, des photographies sans nombre de personnages éminents avec leur signature autographe, etc., etc.

Voici une superbe pendule de Lepante; elle a reçu, pendant la Commune, un obus et, grâce à d'intelligentes réparations, elle ne s'en porte pas plus mal. Voici quelques éventails: l'un commémore la paix de 1783, l'autre est plus tragique; c'est un éventail chinois à l'usage du populaire. Il représente la mort de M. de Fontanier, consul de France à Tien-Tsin, massacré en 1870, en face de la résidence de la mission catholique... Voici des fers pour la reliure des archives, aux armes royales, au chiffre de la république de 1848, etc., et une énorme collection de menus et programmes français, remplissant plus de quarante volumes in folio....

On le voit par cette rapide énumération, énumération bien incomplète, le nouveau musée des Affaires étrangères mérite la visite de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la diplomatie: aussi est-ce avec plaisir que nous en annonçons l'ouverture et que nous faisons des vœux pour qu'il égale un jour l'importance d'un autre musée spécial: le musée de l'armée.

Napoléon a-t-il eu peur?

Napoléon eut ses heures de défaillance, pendant lesquelles les ressorts de ce puissant esprit se détendaient, son habituelle lucidité l'abandonnait, et il ne voyait plus clair, prétend M. Paul Gindsty. Il y a des moments où "il n'ose" plus, lui, ce grand téméraire, habitué à violer la fortune, et où, ne pouvant accepter une abdication complète, il ne cherche plus qu'à ruser. Tel il sera, après Waterloo, dans la lamentable période de son retour à Paris.

Mais Napoléon eut il aussi ses heures de peur, de véritable peur? Connut-il, non plus devant l'ennemi et dans le fracas des batailles, mais en présence de quelques paysans exaspérés, les frissons de l'épouvante? Acquiesça-t-il, pour le salut de son existence matérielle, à des conditions qu'on pourrait qualifier de regrettables? sa prestigieuse histoire, grandie encore par l'agonie de cinq ans à Sainte-Hélène, est-elle entachée d'une étrange soumission aux volontés d'une populace déchaînée, et alla-t-il, lui, le héros, jusqu'à lui obéir en poussant le cri le plus extraordinaire qui pût sortir de sa bouche?

Et, cependant, quelques mois plus tard, ce devait être l'épopée du retour de l'île d'Elbe, la plus merveilleuse intrépidité de pensée et d'action!

Pas un homme complet, pas un seul! C'est pitié!

Le problème est posé, après tant d'années accomplies, par "l'exhumation"—c'est le mot qui convient—des notes parus en 1827 dans le "London Magazine", avec le titre de: "Journal d'un Anglais, prisonnier de guerre en France, en 1814". Cet Anglais, qui avait recueilli directement les impressions de son compatriote, le colonel Niell Campbell, qui accompagna Napoléon jusqu'à Fréjus, au moment où l'empereur déchu, s'embarquant sur la frégate britannique "l'Intrépide", a fait prendre possession de la dérisoire souveraineté que lui laissaient les puissances, avant qu'elles songeassent à remplacer cet exil de Porto Ferrajo par une captivité plus lointaine.

Ce bréviaire, pourtant, être, de prime abord, suspect, si le narrateur était un adversaire déclaré de Napoléon: mais il parle de lui non seulement avec respect: il ne manque guère aucune occasion de témoigner son admiration, et, le plus souvent, on ne croirait pas que c'est un ennemi qui écrit.

Ce moment, où Napoléon perdit véritablement tout sang froid, il ne commente même pas, il se borne à consigner le fait.

Les premières étapes du départ pour l'île d'Elbe: Mantargis, Briare, Nevers, Moulins, Roanne, ne furent point inquiétantes pour Napoléon. Les commissaires étrangers qui l'escortaient lui témoignaient une extrême déférence, et aux relais, quelques cris de "Vive l'empereur" éclataient encore. A Moulins, le maire, par un sentiment de délicatesse, avait, sur le passage du grand vaincu, ôté la cocarde blanche fraîchement piquée à son chapeau.

Après Lyon, la population était frémissante, elle devint, à mesure qu'on s'avançait dans le Midi, ouvertement hostile, puis tout à fait hostile. A Douzère, il entendit crier: "A bas Nicolas!—vocable méprisant inventé par les royalistes—A bas le tyran!" Il fut prudent de ne traverser Avignon que de nuit: encore trouva-t-on une foule surexcitée qu'apaisa malaisément le colonel Campbell.

Mais le jour était venu lorsqu'on s'arrêta à la maison de poste d'Orgon. C'est là que se passa le singulier incident relaté.

On savait des détails tragiques de ce voyage. Napoléon changeant son uniforme contre l'habit du commissaire autrichien Keller, habit portant la croix de Sainte-Thérèse, contre le chapeau du comte de Waibourg et contre le manteau du comte Schouvaloff. On connaissait cette scène dramatique de l'aubergiste de La Coulade, chez laquelle l'empereur était entré, ne le reconnaissant pas, déversant des torrents d'injures sur lui et déclarant que, si elle rencontrait "le Corse", elle le tuerait de ses propres mains. On ignorait pas les ruses employées, consistant à faire passer pour l'empereur, dans la voiture où il avait d'abord pris place, soit Bertrand, soit un aide de camp de Schouvaloff.

Mais la scène d'Orgon est terrible. Là, malgré son déguisement, Napoléon, à cheval, n'évite pas ceux qui l'attendent, menaçants. On lui lance des pierres, on l'entoure, il est un moment séparé de ses compagnons de route, on lui arrache ses boutons d'habit, on lui crache au visage.

Napoléon est livide; de tels outrages le déconcertent, des larmes jaillissent de ses yeux; il ne se défend pas, il s'abandonne, il balbutie des mots incohérents, stupéfait de ce qu'il y a d'ignominieux dans ces insultes. Et lui, qui a souvent vu la mort de près cependant; mais ne planait sur lui, il est vrai, que magnifiquement, il est tout à coup saisi d'un indicible effroi. Il n'a ni une de ces paroles ni un de ces gestes qu'il retrouvera, en revenant en France, par lesquels il dompte les âmes. Il se laisse faire, protégeant d'instinct son visage. Il n'y a plus rien d'impérial en lui. Il a peur.

Alors, un homme, un grand diable de paysan, plus déterminé encore que les autres, l'empoigne par le collet, et à lui, l'empereur, il lui donne un ordre:

"—Crie: "Vive le Roi!"

Et Napoléon, hagard, s'incline devant la volonté rudement exprimée par cette poignée de rustres, et répète:

"—Vive le Roi!

"—Plus fort! ....Encore!...." hurle la foule.

Défaillant celui qui a été le maître du monde se soumet docilement, fait un effort pour gonfler sa voix et de nouveau crie:

"—Vive le Roi!"

Les commissaires essayent vainement de haranguer ces forcenés. Une femme attache avec une épingle, une cocarde blanche à son chapeau rond. Le général Bertrand, qui se trouve à l'intérieur de la voiture, est réduit à l'impuissance. Seule, l'intervention énergique d'un ancien chevalier de Saint-Louis, M. de Lambert, met fin à ces actes de sauvagerie.

Napoléon est encore agité d'un tremblement convulsif. Il éperonne son cheval, va de l'avant, comme un courrier, et l'on remarque qu'il a assujetti, comme une sauvegarde, la cocarde qui lui fut imposée tout à l'heure. Il ne redevient lui-même, il ne se reconquiert, après cet accès de terreur, qu'en arrivant au château de Beaucaire où il retrouve la princesse de Borghèse. Deux jours plus tard, il étonnera par son calme la maîtresse de son même et une seule d'enjouement le capitaine Usher, commandant l'Intrépide.

Le récit de cet épisode étrange de cette nuit, où le suprême du grand homme présente tous les caractères de la vérité, puisque notre époque se tient, grâce des quatre commissaires étrangers et de leurs officiers, [illegible] sans passion, et dans un sens en quelque sorte sympathique à l'empereur.

Il semble donc qu'on puisse admettre comme rigoureusement historique ce cri royaliste poussé par Napoléon en une heure de désorganisation. Les plus fortes organisations ont des instants de désarroi, et par habitude même de l'époque se trouvent désarmées devant des dangers grotesques.

AMUSEMENTS.

WEST END

A partir des Frères Flood, les acrobates japonais qui la semaine dernière [illegible] ont été réengagés, le programme est entièrement nouveau à West End. Il y en a pour tous les goûts dans ce programme, et bien difficile serait celui qui ne trouverait pas à s'amuser au cours de la soirée à West End.

Les solos de cornets à pistons de Miss Bessie Gilbert ont fait sensation et l'artiste a été l'objet d'une ovation méritée.

Miss Helen Pingree chante la mélodie à ravir et ses auditeurs ne lui ont pas ménagé les applaudissements.

Les exercices de Walbert avec son cheval dressé ont beaucoup plu. C'est de la véritable haute école.

Wells et Hasson, des équilibristes, ont été bien accueillis. Quant aux frères Flood ils ont retrouvé leur succès de la semaine dernière et il en sera ainsi pour eux jusqu'à leur départ.

Les vues du biographe et la musique de l'orchestre du professeur Fabletti complètent un programme qui ne peut manquer de fouler chaque soir la plateforme de West End.

PARC ATHLETIQUE.

C'est devant un nombreux auditoire que Walter Edwards et sa troupe ont joué dimanche "David Garrick" au Casino du Parc Athlétique. Cette première représentation a obtenu un plein succès et les spectateurs sont partis enthousiasmés des artistes.

Tout comme dans "The Sign of the Four", la semaine dernière, Walter Edwards a été supérieur dans "David Garrick". Il s'est montré grand acteur dans la scène où il feint l'ivresse pour détourner de lui la jeune fille qui l'aime. Tous les autres artistes l'ont d'ailleurs admirablement secondé.

A citer Mlle Jane Wheatley, tout à fait charmante dans le rôle de la jeune amoureuse, et Mlle Louise Lander, très applaudie dans son rôle de vieille fille.

M. Frank Sylvester, comme Squire Chivy, a fait une grande impression sur l'auditoire qui l'a rappelé plusieurs fois.

La pièce est jouée à la perfection et ne peut manquer d'attirer la foule au Parc Athlétique.

Dans le vaudeville qui a précédé la représentation, des acrobates japonais se sont fait applaudir. Leurs tours de force sont vraiment extraordinaires.

L'ABEILLE —DE LA— NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$12 ...Un an $6 ...6 mois $3 ...3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris:

$15.10 ...Un an $7.60 ...6 mois $3.80 ...3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris

$5.00 ...Un an $2.60 ...6 mois $1.00 ...3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$6.05 ...Un an $3.00 ...6 mois $1.55 ...3 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à adresser aux marchands

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

de l'Abeille de la N. O.

63 Commencé le 3 juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

VII

FIN CONTRE FIN.

Suite

Pendant ce répit, Destrem et Paule se regardaient souriants, très heureux de cette sorte de détente morale, pendant laquelle leurs esprits apaisés laissaient parler, par leurs yeux, le doux langage du cœur.

—J'ai trouvé, dit tout à coup le baron en relevant la tête.

Je vais adresser à Me Teauvin une dépêche. Je vous en lirai le texte dans cinq minutes.

Et prenant un bloc-notes de poche, il rédigea rapidement quelques lignes:

—Voici, dit-il enfin en commençant sa lecture:

A MAITRE TEAUVIN,

notaire,

rue de l'Arcade, 6, à Paris.

"Prière voir Lambert au plus tôt; le racheter anciennes lettres Dutertre, pour somme à part, sans marchander. Réserver le reste, en gardant cet homme à disposition, donner l'ordre à Libert de ne plus le perdre de vue, jusqu'à connaissance exacte de sa véritable résidence en Algérie.

"Pouvoir largement aux frais de Libert, sur compte succession.

"Signée:

"de BUSSIARES DESTREM et "DUTERTRE."

—Parfait, approuva le colonel, cela va parer au plus pressé. Est-ce votre avis, ma chère Paule?

—Oui, c'est très bien, si cette petite opération réussit, ce misérable sera désarmé.

—Alors partons tout de suite au bureau télégraphique, conclut le baron.

Un instant plus tard, les trois personnages se dirigeaient vers le télégraphe, d'où ils expédiaient la dépêche au notaire. Puis, sur l'invitation de Destrem ils se faisaient conduire en voiture à Mustapha-Supérieur, chez Mlle de Mirecourt.

Ainsi s'élaboraient en Algérie les combinaisons, destinées à permettre bientôt la restitution complète à la malheureuse Andrée, de sa véritable personnalité et de sa fortune.

En même temps, les préparatifs du grand événement qui devait consacrer le bonheur du colonel Destrem allaient entrer dans leur dernière phrase.

Bientôt Paule de Bussiares serait Mme Destrem.

D'autre part, Libert s'occupait à Paris de remplir habilement la mission de policier dont on l'avait chargé.

Il s'était rendu chez le notaire, comme il avait été convenu, et y avait appris l'adresse de Lambert, patiemment suivi, la veille, par le principal clerc de l'étude.

Le rusé coquin s'était logé très modestement dans un hôtel meublé du faubourg du Temple.

Libert, muni de ce renseignement et d'un signalement assez complet, résolut de ne pas perdre de temps.

Il se mit en campagne, dès le jour même du départ de Mme de Bussiares et du baron Dutertre.

Pour la circonstance, il avait loué, rue du Vert-Bois, un cabinet dans un hôtel borgne. C'était un domicile d'emprunt, susceptible de dépister au besoin Lambert, si celui ci, une fois l'action engagée, s'avisait de le filer à son tour.

De plus, ce misérable logis devait aussi lui servir de vestiaire, pour les différents costumes qu'il comptait adopter.

Quand il en sortit pour la première fois, ce jour là, il aurait eu de la peine, comme il songeait plaisamment, à se reconnaître lui même.

Sa tenue habituelle, correcte et très soignée, sinon élégante, avait fait place à un accoutrement suant la misère par tous les trous.

Plus de linge blanc: une chemise de flanelle usée, sans cravate, ouverte d'un vieux veston fané et rapiécé; un pantalon de loqueteux, effrangé du bas, retombant en accordéon sur des chaussures éculées. Pour coiffure une affreuse casquette grise, dont la visière, un peu cassée, masquait en partie ses yeux.

Enfin sur son visage, habituellement rasé avec soin, pointait déjà une barbe drue qui, dans deux ou trois jours, lui donnerait un aspect plus négligé encore.

Ainsi méconnaissable, et revêtant les allures de l'un de ces soi disants ouvriers sans travail qui, chaque jour, supplient la Providence de ne point leur en procurer, il se rendit au faubourg du Temple.

Juste en face de l'hôtel où logeait Lambert, s'ouvrait une sorte de bar populaire, où la clientèle la plus mêlée s'installait sur de hauts tabourets, devant un comptoir en fer à cheval.

Libert prit l'un de ces tabourets, se plaça face à la rue, et commanda un vermouth.

Il était environ cinq heures du soir; le brave garçon n'avait pas grand espoir de voir Lambert, ce jour là.

Pourtant il demeura patiemment dans l'établissement, pendant plus d'une heure, épiant les allées et venues qui se produisaient dans l'hôtel surveillé.

Enfin, découragé, il se leva, paya sa consommation et, lentement, se mit à redescendre la voie populeuse, tout en dévisageant les passants.

Tout à coup, il tressaillit, se rejeta vivement dans l'ombre d'une allée.

Près de lui, venait de passer un individu très proprement vêtu, dont la mise, le signalement correspondaient exactement aux indications fournies par le clerc de Me Teauvin.

D'ailleurs, Libert avait cru reconnaître aussi les traits de son ancien camarade d'Afrique.

Mais dix années de plus changent un homme, et il devait s'assurer avant tout qu'il ne s'était pas trompé.

Il marcha donc sur les traces de l'individu soupçonné d'être Lambert, jusqu'à l'entrée du faubourg, près de la place de la République.

Arrivé là, il accéléra son allure, rejoignit bientôt l'homme, et le bouscula au passage.

—Faites donc attention, imbécile! clama l'autre d'un ton furieux, tout en se retournant.

—Imbécile toi-même, espèce de feignant! riposta Libert, affectant un accent canaille.

Il continua, tout en examinant d'un œil scrutateur le visage de son interlocuteur.

—En v'là de la politesse de proprio!.... Mais qu'est-ce que tu crois, le peuple?.... Imbécile, moi? Non, mais alors tu m'as pas regardé, espèce de bourgeois!

L'inconnu, étonné de cette longue réplique, s'était arrêté, indécis, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher.

Enfin il eut un haussement d'épaules dédaigneux, et voulut reprendre sa marche.

Une nouvelle exclamation le retint.

Libert s'écriait avec l'accent de la plus vive surprise:

—Oh! c'est épatant, quelle rencontre! Non, mais je me trompe pas, c'est la binette de Charly!

Ce nom fit tressaillir visiblement l'inconnu.

Il fixa sur son étrange interpellateur un regard dur, d'une telle acuité que celui ci se réjouit intérieurement.

Plus de doute, c'était Lambert, ou mieux Charly.

Pourtant, l'autre répliquait d'un ton de dignité bien jouée:

—Vous vous trompez, mon camarade, je ne sais ce que vous voulez dire.

Et, de nouveau, il se détourna.

Mais Libert l'arrêta par le bras, reprenant d'un accent gouailleur et bon enfant:

—Allons, voyons, pas de blagues, mon vieux Charly, je suis ton ancien copain d'Afrique; Libert, tu sais bien?

Et, y a pas d'erreur, je te reconnais tout à fait maintenant.

Puis en présence de l'indécision encore visible de Lambert, il ajouta, en baissant le ton:

—Tu sais, mon vieux, t'effarouche pas; rien à craindre avec moi. Si, par hasard, t'as des affaires spéciales, j'en fais aussi, quand j'en trouve.

T'as compris?....

—Oui, fit résolument Lambert, comme rassuré par le misérable accoutrement de son ancien camarade.

Il continua, plus conciliant:

—Alors tu m'as reconnu du premier coup?

C'était un aveu, Libert le nota soigneusement.